

BARTHES SEMIOLOGUE

Sémir Badir

Je pourrais dire : j'ouvre un dossier. L'imitation du geste barthésien s'arrêterait aussitôt, cependant, car pour moi l'ouverture d'un dossier ne relèverait pas du geste encyclopédique¹ mais plutôt d'une inclination juridique. Ouvrir un dossier, c'est mettre un procès à l'instruction : j'enquête, j'ordonne des expertises, je procède à des confrontations, j'examine les preuves « à charge et à décharge ». Je me retiens de juger (ce n'est pas mon affaire) mais j'ai le jugement en visée.

Le dossier s'intitulerait : « Barthes et la sémiologie ». Et la première question qu'il faudrait débrouiller serait de savoir si ce sont là le plaignant et l'accusé (et qui le plaignant, qui l'accusé) ou s'ils ont à se retrouver tous deux complices ou victimes d'un même méfait.

Je dispose de trois sources pour instruire ce dossier :

- il y a d'abord ce que Barthes dit de la sémiologie, en particulier ce qu'il en dit dans les *Cours* au Collège de France. Certes la sémiologie traverse toute l'œuvre mais elle trouve dans les trois volumes des *Cours* un éclairage rasant qui met particulièrement bien en relief les arêtes et les zones d'ombre de leur rapport ;
- en retour, il y aurait à considérer ce que la sémiologie dit de Barthes. La sémiologie peut-elle donc parler ? À travers les sémiologues, sans doute. Mais : on en ferait difficilement le tour ; on serait surpris par le relatif silence qui entoure l'œuvre de Barthes. Mieux vaut trouver un autre moyen de rendre compte de ce que la sémiologie aurait à dire sur l'œuvre de Barthes ;
- la dernière source consiste en ce qu'on appelle communément la « littérature secondaire », soit ce qu'ont pu écrire nos prédécesseurs. Là également, je constate que le sujet, curieusement, n'a guère été traité. On n'a à se mettre sous l'œil que des allusions, des généralités, des jugements à l'emporte-pièce. Je fais exception du livre de Gianfranco Marrone, *Il sistema di Barthes*, lequel toutefois ne se réfère guère aux *Cours* (et pour cause : la première édition du livre date de 1994).

¹ « À tout instant j'ai dit (presque à chaque figure) : 'Nous ouvrons seulement un dossier'. Ouvrir un dossier : acte encyclopédique par excellence. [...] L'acte encyclopédique n'est plus possible – mais le geste encyclopédique a pour moi sa valeur de fiction, sa jouissance : son scandale » (CVE, 182).

Jugements antérieurs

Les commentateurs se sont jusqu'ici montrés satisfaits par ce que Barthes disait lui-même de son rapport à la sémiologie, de sorte que leur ambition n'a été que d'entériner ses propos ou de surenchérir sur eux. Seulement, Barthes explicite lui-même son rapport à la sémiologie d'au moins deux manières différentes.

Dans une première version (première, elle l'est selon la chronologie des publications), Barthes et la sémiologie se seraient rencontrés à un moment donné, pour se quitter ensuite. Dans le raisonnement de son parcours d'écriture, Barthes parle de la sémiologie comme d'une « phase » coïncidant avec certains de ses livres (les *Éléments de sémiologie*, le *Système de la mode*), précédée et succédée par d'autres phases, la mythologie sociale d'une part, la textualité d'autre part (voir le tableau présenté à la page 148 du *Roland Barthes par Roland Barthes* sur lequel je reviendrai plus en détail dans la suite de cet essai). C'est cette version chronobiographique que privilégie par exemple un Patrick Mauriès (1982 : 754) et que prend également en compte Marrone (1994 : 88 ; le paragraphe s'intitule en effet « *La fase semiologica* »).

Dans une seconde version, qui apparaît surtout dans les *Cours* (et dans la *Leçon*), il y aurait selon Barthes deux sémiologies : l'une instituée, l'autre propre à l'auteur. « Paradoxalement, quoique, en principe, 'sémiologue', j'entends 'sémiotique' dans un sens très irrégulier, proprement nietzschéen » (*PdR*, 192). Une fois assuré que l'usage tantôt de *sémiologie* tantôt de *sémiotique*, dans les textes de Barthes, est aléatoire, ce que d'autres passages viendraient bientôt confirmer², il ne reste à lire dans ce passage qu'une dissimilation sémantique dont le statut serait « paradoxal ». C'est ce paradoxe que développe, sans chercher à le résoudre, Philippe Roger, lequel écrit notamment, avec quelque afféterie : « Barthes [...] tire, au Collège de France en 1977, l'épingle de 'sa' sémiologie du jeu lassant de la sémiologie » (1986 : 92).

Ces deux versions parviennent quelquefois à se conjuguer, et c'est évidemment cette troisième version qui se montre la plus instructive. Elle se découvre sous la plume d'Antoine Compagnon qui commence par lier le destin de la sémiologie à celui de la « théorie » en général (à la mode américaine) : Sous diverses appellations – « nouvelle critique », « poétique », « structuralisme », « sémiologie », « narratologie » –, elle [la théo-

² Par exemple, dans *CVE*, Barthes parle de « sémiotique des forces » à la page 218, mais il parlait déjà de « philologie des forces » à la page 149, laquelle mène à une « lecture sémiologique » (p. 150). Les deux termes sont ainsi interchangeable, tant en substantifs qu'en adjectifs, bien que *sémiologie* se rencontre bien plus souvent sous sa plume que *sémiotique*.

rie littéraire] brillait de tous ses feux. Quiconque a vécu ces années féeriques ne peut s'en souvenir qu'avec nostalgie. [...] La théorie s'est institutionnalisée, elle s'est transformée en méthode, elle est devenue une petite technique pédagogique souvent aussi desséchante que l'explication de texte [...]. La stagnation semble inscrite dans le destin scolaire de toute théorie (1998 : 9).

C'est à la lumière de ces généralités qu'il est permis de comprendre, à l'autre bout du livre (dans les conclusions), ce commentaire sur Barthes :

À la sécheresse du structuralisme appliqué, à la glaciation de la sémiologie scientifique, à l'ennui qui se dégage des taxinomies narratologiques, Barthes opposa très tôt le plaisir de l'« activité structuraliste » et le bonheur de l'« aventure sémiologique ». À la théorie comme scolastique, je préfère, comme lui, l'aventure théorique (1998 : 309).

La dernière phrase ne brille pas par sa modestie. Au moins laisse-t-elle entendre ce que l'emportement du ton emprunte au règlement de compte, à commencer avec son propre passé. Pour le reste, le récit, à peu près cohérent, débute donc par une adhésion passagère à la sémiologie pour se poursuivre ensuite par un choix non doctrinaire. De ce fait, il est conforme aux modèles narratifs de la réforme religieuse (cf. *scolastique*) ou du réformisme politique (cf. *stagnation*, *glaciation*, *indexables*, dans le contexte, sur le discours politique au temps de la guerre froide). C'est le dogme ou le pouvoir qui ont sabordé la sémiologie, et c'est eux que Barthes chercherait à fuir, lui seul ayant conservé la foi ou l'élan révolutionnaire (le *bonheur* de l'aventure). De tels topoï peuvent être retrouvés, mais pour d'autres effets de sens, dans une interrogation du *Roland Barthes par Roland Barthes* :

Ainsi, pensait-il, c'est faute d'avoir su *s'emporter*, que la science sémiologique n'avait pas trop bien tourné : elle n'était souvent qu'un murmure de travaux indifférents, dont chacun indifférençait l'objet, le texte, le corps. Comment oublier, pourtant, que la sémiologie a quelque rapport avec la passion du sens : son apocalypse et/ou son utopie ? (1975 : 163.)

Apocalypse, utopie : les connexions aux domaines religieux et politique se lisent sans peine. Elles proposent, pour le récit amorcé plus haut, un dénouement que la sémiologie (« instituée ») aurait oublié ou qu'elle voudrait oublier. Bien loin de chercher à se placer dans le présent vivifiant d'une modernité révolutionnaire ou missionnaire, comme le récit de Compagnon le laisse entendre, Barthes situe la sémiologie dans un futur antérieur : là où elle serait anéantie et/ou accomplie.

Dans tous les cas, la sémiologie, on l'aura compris, s'en sort mal. Elle est constamment dépréciée, soit en tant que

phase obsolète³, soit en tant que discipline sclérosée⁴. Chez Barthes même la tentation de dévaloriser la sémiologie est présente. À l'entrée de *Comment vivre ensemble*, on lit :

Effectivement, dans les sciences dites humaines – y compris la sémiologie positive –, méthode (j'en ai moi-même été leurré) (CVE : 33).

L'éditeur, Claude Coste, ajoute toutefois une note précieuse : à l'oral Barthes substitue *obsédé* à *leurré*, ce qui est nettement moins dépréciatif et renverse le point de vue : le jugement axiologique, tourné vers la sémiologie, a fait place à une confession égologique. *Leurré* était le fruit d'une impulsion réactive, conforme au geste producteur de l'écriture barthésienne, mais cette impulsion demandait à être contrôlée, voire réprimée à certains endroits, afin d'évacuer toute complaisance.

N'empêche, l'aspect massif de cette dépréciation appelle à son tour une réaction qui, pour ne pas seulement faire jouer le sentiment, se voudra analytique. Observons d'abord que les pièces du procès que nous voudrions instruire sont déjà constituées de jugements, tant de la part de Barthes que de ses commentateurs. Mais que juge-t-on au juste ? Qu'y a-t-il lieu de juger quand on met en rapport un sujet d'écriture avec une idée (ou un corps d'idées) ? À mon avis, d'une seule chose : de l'adhésion ou non du sujet à cette idée. Autrement dit, il n'y a rien d'autre à juger que de savoir si Roland Barthes est, a été, n'est plus ou n'est pas (c'est-à-dire, en somme, n'a jamais été) sémiologue. La dépréciation – immédiate, passionnelle – de cette idée, ou de ce corps d'idées qu'est la sémiologie est tout à fait hors propos. Le jugement qui l'accompagne est un *préjugé*, c'est-à-dire un jugement imposé par la passion. Il relève en outre d'une rhétorique de la prosopopée consistant à reporter sur l'idée même le jugement dépréciateur que l'on porte à l'endroit de ceux qui y adhèrent – car enfin une idée ne peut pas être lassante, desséchante, froide, stagnante en elle-même mais seulement par ceux qui la forgent et la diffusent ; or ceux-là ne sont jamais nommés ; le nom de Greimas, en particulier, partout sous-entendu, est tu jusqu'au bout.

Alors, Barthes est-il sémiologue ? Ne pas l'admettre, quand tant de signes, d'indices, de traces laissés par Barthes lui-même y concourent, conduisent les commentateurs à deux stratégies argumentatives : (a) l'exclusive de l'étiquette ; (b) l'exclusion de l'étiquette, et de toute

³ Philippe Roger, à propos du *Système de la mode*, écrit que Barthes « a su s'en infliger le pensum » (1986 : 13).

⁴ Cf. *glaciation, desséchant, stagnation, lassant*, dans les passages de Compagnon cités plus haut, ou bien cette expression, chez Roger, « le très oxymorique 'sémiologue amoureux' » (1986 : 96), entendu que, d'ordinaire, le sémiologue est un être sans passion, froid, mort.

étiquette en général. Chacun de ces arguments, qui se voudrait subtil, conduit en fait à un poncif.

(a) *Le solipsisme de l'écrivain*. Roland Barthes est Roland Barthes, rien de plus rien de moins. Dans un article paru dans *Poétique*, Michel Charles (qu'on ne peut pas soupçonner de complaisance envers la sémiologie) fait justement remarquer :

Reste qu'il faut bien reconnaître que lorsqu'on dit que Barthes est un « inclassable », on lui a peut-être rendu un (assez vague) hommage, mais on n'a pas dit grand-chose. Pire : on a subrepticement ouvert une rubrique *ad hoc* et classé Barthes sans le dire. Un « Barthes écrivain », c'est un peu un Barthes classé dans les inclassables. Si, en effet, j'écris que Proust est un écrivain, je ne fais rien de significatif, car cela est admis, mais si j'écris que Barthes est un écrivain, je procède à une opération essentielle, car je dis que Barthes n'est pas là où l'on croit (disons dans le champ de la sémiologie) (Charles 1981 : 372-373).

Arracher Barthes à la sémiologie n'est donc pas l'exempter de tout classement mais c'est reconduire à son endroit la fable de l'auteur. C'est en somme le rendre victorieux de ses clivages et le porter à une plénitude dont on sait, depuis Barthes, qu'elle voisine avec la vacuité.

(b) *L'éternel retour*. Le second poncif est, curieusement, entretenu par celui-là même qui avait contribué à le dénoncer (à savoir Antoine Compagnon, dans *Les Cinq Paradoxes de la modernité*), comme quoi la dénonciation n'a pas diminué son efficacité. C'est le poncif de l'éternel retour mis en scène par la modernité. La sémiologie faillit à elle-même quand elle s'institutionnalise et instaure une routine. Une sémiologie authentique, moderne, « aventureuse » et « passionnelle » se doit au contraire d'être sans histoire, éternellement dans le recommencement. Ce poncif est un paradoxe, c'est-à-dire une position de discours et de rationalité intenable. De la part du commentateur, elle dénote une incapacité à rendre compte de l'histoire, de ses enjeux et de ses valeurs, balayés d'un simple geste de dénégation. Généralement, le paradoxe de l'éternel retour se résorbe en simple « nostalgie » : tout était plus beau quand nous étions jeunes nous-mêmes, et promis à l'aventure.

S'il n'y a aucun mérite, nul gain à cautionner, en le répétant, le paradoxe de l'éternel retour, en revanche il serait intéressant de voir comment celui-ci génère des stratégies d'écriture dans l'œuvre de Barthes. Il a pu y être thématiqué sous diverses formes – le *déport*, la *bathmologie*, voire, d'une certaine manière, le *neutre*. On le trouve également thématiqué sous la bannière sémiologique. Dans le brouillon de la *Leçon* inaugurale (inédit mais étudié et cité par Carlo Ossola), on lit ceci :

Ce qu'il s'agit d'enseigner [...], c'est une Sémiologie paradoxale, à la fois négative et active (in Léger éd. 2002 : 27).

Dans le texte publié de la *Leçon, paradoxale* disparaît pour faire place à des qualificatifs comme « personnel », qui porte moins à conséquence, et « fantasmatique »⁵. Encore une fois, à la place du jugement objectiviste Barthes privilégié en fin de compte la confession égologique.

Au moins, avec Barthes, est-on passé des discours qui vouent la sémiologie à l'obsolescence ou à la dénégation au discours d'une indubitable, quoique singulière, présence de la sémiologie dans cette œuvre. Et c'est par là, je pense, qu'il faut reprendre la question du rapport de Barthes à la sémiologie, après avoir évoqué, sans doute trop longuement, toutes les réponses biaisées qui préjugent de ce rapport en condamnant ou en déniaient la sémiologie elle-même.

Une chaire de sémiologie littéraire

Car enfin, lorsque Michel Foucault appelle Roland Barthes à entrer au Collège de France, c'est bien pour y occuper une chaire de *sémiologie littéraire*, la seule d'ailleurs jamais créée, à ma connaissance, dans cette institution sous cette dénomination. Il serait très instructif de lire le long rapport (neuf pages) rédigé par Foucault pour appuyer la candidature de Barthes et dans lequel, pour ce que l'on en sait, la sémiologie faisait l'objet d'une situation, en sa brève histoire ainsi qu'en ses enjeux épistémologiques. Malheureusement, ce texte est inédit et semble devoir le rester, car il appartient aux archives du Collège et ne peut être consulté, excepté par ses membres. Les autres se contenteront de ce qu'en dit Ossola (in Léger 2002). Quoi qu'il en soit, il est évident que Barthes est prêt à assumer le profil de la chaire comme en témoigne, avec force justifications et précisions, la *Leçon* inaugurale.

Mais on peut se demander par ailleurs si d'autres choix se présentaient à lui. Revenons ainsi au tableau des « phases » du *Roland Barthes par Roland Barthes*, que je reproduis pour la commodité du lecteur.

Intertexte

Genre

Œuvres

⁵ Pas littéralement, certes. La substitution proposée s'appuie sur des passages tels que : « La sémiologie (ma sémiologie, du moins) [...] » (O.C. V : 440), « la sémiologie (devrais-je préciser de nouveau : la sémiologie de celui qui parle ici) [...] » (443), « un enseignement fantasmatique » (445), « La science peut donc naître du fantasme » (*ibid.*) ; sur l'importance du fantasme, voir aussi *CVE* : 34-35.

(Gide)	(l'envie d'écrire)	-
Sartre Marx Brecht	mythologie sociale	<i>Le Degré zéro</i> Écrits sur le théâtre Mythologies
Saussure	sémiologie	<i>Éléments de sémiologie</i> Système de la mode
Sollers Julia Kristeva Derrida Lacan	textualité	S/Z <i>Sade, Fourier, Loyola</i> <i>L'Empire des signes</i>
(Nietzsche)	moralité	<i>Le Plaisir du texte</i> R.B. par lui-même

(Barthes 1975 : 148)

Ce qui m'interpelle dans ce tableau, c'est l'étiquette assignée à la seconde colonne. En quoi la mythologie sociale, la sémiologie, la textualité et la moralité constituent-elles des *genres* ? Un élément de réponse est fourni dans les remarques qui accompagnent le tableau :

3. d'abord des *interventions* (mythologiques), puis des *fictions* (sémiologiques), puis des éclatements, des fragments, des *phrases* (*ibid.*)

À quoi j'ajoute mes propres remarques : 1. les *genres* ainsi proposés (interventions, fictions, phrases) ne sont pas des genres textuels au sens ordinaire du terme mais relèvent eux-mêmes d'une approche sémiotique ; dans un jargon actualisé, on les nommerait des *modalités d'énonciation*⁶ ; 2. entre les genres sémiotiques et les entrées de la deuxième colonne, le rapport est synecdochique, les premiers permettant le classement des secondes dans l'unique mesure où ils sont investis par l'écriture barthésienne (pour le reste, il y a naturellement d'autres interventions que mythologiques, d'autres fictions que sémiologiques, etc.) ; 3. déjà au regard de la morphologie lexicale, il est évident que la *mythologie* et la *sémiologie* n'appartiennent pas au même registre d'idées que la *textualité* et la *moralité* ; dans le cadre d'un enseignement, les premières ont préalablement acquis un statut pédagogique, même incertain, qui manquent tout à fait aux secondes.

Aussi la sémiologie, abandonnée en tant que genre investi par l'écriture, peut-elle encore à bon droit servir de cadre

⁶ Cela ne suffirait pas toutefois à en rendre la classe cohérente mais on verrait peut-être mieux ce qu'elle vise : à rendre compte des formes discursives que privilégient les différentes praxis énonciatives – l'intervention dans la praxis politique, la fiction dans la praxis scientifique, la phrase dans la praxis esthétique.

d'enseignement, si ce n'est de cadre de pensée. Ce que l'on pourrait alors interroger, dans un premier temps, c'est ce qu'apporte la qualification de *littéraire* : qu'est-ce que la sémiologie littéraire face à la sémiologie ?

La sémiologie littéraire n'est pas la sémiologie de la littérature car la littérature n'est pas un objet parmi d'autres possibles pour la sémiologie. Ce n'est pas même l'objet privilégié de cette sémiologie mais sa condition : s'il n'y avait pas de littérature, il n'y aurait pas de sémiologie (il n'y aurait pas cette sémiologie dans ce sens-là, dont nous savons désormais que Barthes le revendique comme sien) ; mais, parce que la littérature existe, la sémiologie peut voir le jour elle aussi. De cela, Barthes parle déjà beaucoup dans la *Leçon* inaugurale, mais c'est dans *Le Neutre* que l'expression en est la plus nette :

→ chaire de sémiologie littéraire = 1) Littérature : codex des nuances + 2) Sémiologie : écoute ou vision des nuances (*Ne* : 37).

Tout mérite attention dans cette proposition – le codex, l'écoute ou vision, les nuances. Commençons par les nuances : c'est par elles que littérature et sémiologie sont conjointes. Il n'y a pas d'intérêt, pour la sémiologie, à aller chercher des nuances au-delà de la littérature, non qu'il soit impensable de les y trouver mais parce que la littérature est le lieu naturel, le lieu spécifique de l'expérience des nuances. Les nuances, qu'est-ce que c'est ? C'est tout ce qui gêne, tout ce qui complique la distribution du + et du -. C'est le « + ou - » (le *neutre*), c'est aussi le « + et - » (le *complexe*) ; et c'est encore le + de + (un peu, beaucoup, à la folie, voire pas du tout), et le - de -, bref c'est la *gradation*. Et qu'est-ce qui incite aux nuances ? Est-ce la raison ? Non, c'est la *passion*. Est-ce le concept ? Non, c'est l'*affect*. (On peut le dire aussi au pluriel : pas les raisons, les passions ; pas les concepts, les affects.)

Là, je suppose que les sémioticiens auront eu un sursaut, une impression de déjà entendu étrangement familier. Pour les autres, il me manque la place pour mener un parallélisme systématique mais je voudrais tout de même signaler à quel point le projet de Barthes rencontre celui de l'investigateur de la sémiotique tensive, Claude Zilberberg. Chez les deux auteurs, en effet, on trouve (a) une même prédominance de l'affect⁷,

⁷ Barthes : « La lecture ne peut (ne pourra) trouver sa théorie que si elle tient compte du rapport au mot (au singulier), en tant qu'il est différencié par l'affect, le désir, le dégoût, etc. » (*CVE* : 149) ; « le discours vient au Neutre par l'affect » (*Ne* : 238). Zilberberg : « Loin d'admettre et comme à contre-cœur l'affectivité, de la cantonner à la fonction modeste de complément circonstanciel de manière, nous recevons l'affectivité, sous la dénomination d'intensité, comme grandeur régissante du couple dérivé de la schizie inaugurale » (2002 : 115).

(b) une même détermination des affects en terme d'intensités, de forces⁸, de manière (c) à reléguer au second plan les contraires, le neutre et le complexe étant, dans un premier temps, au centre de leurs intérêts⁹ ; (d) dans un deuxième temps, une analyse du neutre et du complexe en termes d'intervalles forts ou faibles¹⁰ et (e) une situation de l'analyse au niveau de l'énonciation, de la sémiosis en acte, ce qui suppose des concepts pour rendre compte de la dynamique du discours – *accent, direction, devenir*¹¹ ; (f) en ce sens, la sémiotique prolonge la rhétorique en en généralisant la portée (au-delà de la seule persuasion)¹², (g) ce qui était déjà, reconnaissent les deux auteurs, le projet du Valéry des *Cahiers*¹³ et conduit (h) à s'interroger sur la *valeur*, plus exactement sur la *production de la valeur*¹⁴.

⁸ Barthes : « → L'objet de la sémiotique des forces, de la philologie active du discours, ce serait [...] » (CVE : 218) ; « Tout semble ici transcendé – ou annulé – par un différentiel mélodique des intensités » (*ibid.*). Zilberberg : voir note précédente.

⁹ Barthes : « On voit donc qu'en définitive la plus grande opposition, celle qui à la fois fascine et est la plus difficile à penser [...] c'est celle de la distinction et de l'indistinction, et c'est l'enjeu du Neutre » (Ne : 84). Zilberberg : « L'implication doit avoir la priorité sur la contradiction. [...] en adoptant cette définition de la structure, nous nous plaçons délibérément dans la perspective d'une sémiotique de la dépendance et de la complexité » (Fontanille & Zilberberg 1998 : 54).

¹⁰ Pour Barthes, insistance mise sur la nuance, en tant qu'elle rend compte de la *diaphora* [la petite différence] employée par Nietzsche (cf. Ne : 36) ; « j'ai même risqué un nom : *diaphorologie* » (PDR : 81), « Gradient et Neutre se trouvent dans la même position à l'égard de la structure paradigmatique » (Ne : 246). Zilberberg : « Mesure gardée : si le point de vue [tensif] s'avère consistant, la notion d'intervalle pourrait devenir son 'drapeau', de même que le terme de 'différence' résume l'entreprise saussurienne, celui de 'dépendance' l'entreprise hjelmslevienne, celui d' 'opposition' l'entreprise greimassienne » (2005a, entrée *Intervalle*).

¹¹ Barthes : voir le séminaire de l'année 1976-1977 : « Qu'est-ce que tenir un discours ? » ; « (gradient= 'accentuation progressive, spatialement ou temporellement, des dimensions intensives [...] » (Ne : 245). Zilberberg : « la sphère des 'phénomènes d'expression' est littéralement *accentuelle*, puisqu'elle est sous le signe de la tonicité intensive et de la concentration extensive » (2005b : §2.1)

¹² Barthes : « Appliquée à la littérature, la sémiologie, à l'origine, n'est pas si éloignée des questions que s'étaient posées, en des temps anciens, la rhétorique, et, plus près de nous, Paul Valéry » (« Travaux et projets, 1975 » in Léger éd. 2002 : 96-97) ; « L'effet de sens [...] ne peut être identifié à la simple *persuasion* dont s'est occupée la rhétorique ancienne » (*id.* : 98). Zilberberg : « Pour certaines questions, la rhétorique et la sémiotique peuvent, l'une pour l'autre et réciproquement, devenir un *point de vue*, c'est-à-dire un révélateur » (2005b : §5.1.2).

¹³ Barthes : voir note précédente. Valéry est cité trente-six fois par Zilberberg dans les *Éléments de grammaire tensive*, occupant la

Devant un rapprochement si intime, il faut s'inquiéter de la situation des recherches de Zilberberg. Risquent-elles, elles aussi, d'être frappées du sceau de l'exceptionnalité et du solipsisme ? Loin de là ! Zilberberg a eu Greimas pour maître et il en a à porter l'héritage (ce n'est pas un mince fardeau). Il est davantage encore le continuateur de Hjelm-slev – référence majoritaire de ses travaux – dont il accomplit le projet sémiotique. La théorie de Zilberberg n'occupe donc pas une place marginale dans le champ de la sémiotique mais une place centrale, ou plutôt elle se situe à la pointe de son investigation, en quelque sorte à son « avant-garde ». Précisons-en par ailleurs la chronologie : le premier ouvrage où la pensée de Zilberberg trouve une formulation étendue, les *Essais sur les modalités tensives*, date de 1981. Cependant, si *Tension et signification* (1998, en collaboration avec J. Fontanille) et un « Précis de grammaire tensive » (2002) constituent des jalons importants du développement de sa sémiotique, il a fallu attendre la publication en 2005 des *Éléments de grammaire tensive* pour en lire le degré le plus accompli.

Il n'y a donc pas l'ombre d'un soupçon : le rapprochement entre Barthes et Zilberberg s'établit de façon *a posteriori* et même, pour dire quelque chose de notre propre position dans ce procès, de façon très actuelle. Nul doute, non plus, que les propositions de Barthes au sujet de la sémiologie, et sa position vis-à-vis de celle-ci au moment où il les a avancées, ne sont pas éloignées de la représentation que tout un chacun, sémioticien compris, pouvait se faire de la sémiologie « positive » dans les années soixante-dix. Cette dernière, sous la houlette de Greimas, avait bel et bien prétention de faire science, avec tout ce que cela entraîne en opérations d'écriture (faire école, établir un métalangage, mener un travail systématique, etc.). Mais, si l'on veut absolument prétendre que Barthes n'est pas ou n'est plus sémiologue, il s'agit alors aussi de reconnaître que la sémiologie est devenue quant à elle, entre temps, complètement barthésienne.

J'insiste sur le fait que ce devenir aura été, pour la sémiologie, sinon fatal du moins aisément interprétable, qu'il s'est inscrit dans une logique historique et qu'à ce titre on peut considérer aujourd'hui, *a posteriori*, que les cours de Barthes au Collège de France, n'auront nullement été étrangers au mouvement de la recherche sémiotique. Non pas

troisième position dans la classement des auteurs les plus souvent cités, derrière Hjelm-slev et Cassirer.

¹⁴ Barthes : « tout sémantème (tout mot en tant qu'il signifie) est doué d'un sens mais aussi d'une valeur : d'où la nécessité de le mettre en réseau » (CVE : 171). Zilberberg : « Nous recevons la valeur comme l'association d'une valence intensive et d'une valence extensive » (2005b : §2.4).

qu'ils auraient fait école, à leur tour. Mais les critiques adressées par Barthes à la sémiologie positive, d'autres sémioticiens auront bientôt fait de les poser également et de les intégrer à une théorie en perpétuelle mutation.

L'apophatisme de la sémiologie

Cependant, si les *projets* sémiologiques de Barthes et de Zilberberg sont très semblables, en revanche force est de reconnaître qu'on ne retrouve nullement cette similarité dans leurs œuvres respectives. À quoi cela est-il dû ? Et en quoi cette disparité intéresse-t-elle la sémiologie si le projet théorique de celle-ci est maintenu identique par les deux auteurs ? C'est ici que la qualification de la sémiologie en tant que *genre* (et d'ailleurs, comme on l'a vu, en tant que genre sémiologique) prend tout son sens. Car, si les écritures de Barthes et de Zilberberg diffèrent, ce n'est pas seulement question de style mais aussi, et surtout, question de choix quant au genre ou, si l'on préfère, quant à la modalité d'énonciation (laquelle se manifeste soit dans une Forme idéale, soit dans des textes de référence). Et quand, dans la *Leçon*, Barthes interroge la sémiologie, c'est bien en tant que celle-ci pourrait être un genre qu'il le fait : Barthes cherche à modeler la sémiologie par un genre adéquat, spécifique, par lequel elle pourrait adhérer à la littérature, à une époque où les sémiologues de son temps, Greimas en tête, modelaient la sémiologie selon le discours scientifique, discours auquel il s'est avéré pourtant qu'elle se prête mal.

De la sémiologie, Barthes écrit qu'elle est *négative* et *active* :

La sémiologie proposée ici est donc négative – ou mieux encore, quelle que soit la lourdeur du terme : *apophatique* : non en ce qu'elle nie le signe, mais en ce qu'elle nie qu'il soit possible de lui attribuer des caractères positifs, fixes, anhistoriques, acorporels, bref : scientifiques (*Leçon* : 35-36).

Apo-phatique : loin de la fonction de message, loin de la transparence qu'on suppose à la parole pour accomplir une telle fonction. C'est l'épaisseur du langage qui intéresse la sémiologie littéraire. L'apophatisme de la sémiologie a deux retombées, l'une concernant l'épistémologie l'autre la gnoséologie¹⁵.

Du point de vue épistémologique, l'apophatisme exclut la possibilité d'un métalangage proprement sémiologique. La possibilité de faire jouer un métalangage scientifique demeure, et l'on remarque que cette apparence métalinguistique n'est pas absente des *Cours* : Barthes continue à utiliser, fréquem-

¹⁵ Distinguo commode : la gnoséologie est relative à l'organisation des savoirs entre eux, l'épistémologie à l' « organisation interne » d'un savoir, à ses modalités structurelles d'existence.

ment, les termes tels que *paradigme*, *syntagme*, *signifiant*, *signifié*, qui appartiennent sans conteste à un langage technique, issu de la linguistique et diffusé par la sémiologie. Mais, dans la perspective sémiologique (*i.e.* la sémiologie entendue comme épistémologie), l'exclusion du métalangage revient à dire qu'il ne saurait y avoir d'extérieur à la langue : sortir du langage ce serait sortir du temps¹⁶. Pour Barthes, il s'agit bien au contraire de prendre en compte la mémoire des mots, de l'entretenir par la présence d'un large intertexte et même de la susciter à travers des aventures étymologiques. Ainsi, l'exclusion du métalangage incite à conduire la sémiologie selon la Tradition (la tradition en tant que modèle épistémologique) qu'elle contribue, par ses relances et ses interrogations, à dynamiser.

Remarquez une répercussion importante du déni de métalangage : instituer la littérature comme condition de la sémiologie, ce n'est pas la donner, depuis l'extérieur, préalablement à la sémiologie. La sémiologie a à *produire* son objet, et à le produire en tant qu'il lui résiste, qu'il lui reste distinct et lui donne sa raison d'être, exactement comme, ou plutôt exactement dans la mesure où la tradition est entretenue et actualisée par les discours qui l'utilisent et qui, en retour, sont déterminés par elle. Le sémiologue est le marionnettiste de la littérature.

Du point de vue gnoséologique, Barthes affiche une opinion tranchée et, à mon avis, courageuse en stipulant que la sémiologie (littéraire) ne saurait être une discipline :

La sémiologie a un rapport avec la science, mais ce n'est pas une discipline [...]. J'aurais souhaité que la sémiologie ne prît ici la place d'aucune autre recherche, mais au contraire les aidât toutes, qu'elle eût pour siège une sorte de chaire mobile, joker du savoir d'aujourd'hui (*Leçon* : 37-38).

L'histoire semble lui donner raison : vingt-cinq ans plus tard, les prétentions disciplinaires de la sémiologie ne sont guère avancées¹⁷. Il y a toutefois trop d'abnégation à laisser aux autres disciplines le contrôle de son usage. Je retiendrais plutôt son caractère mobile. Au lieu d'être un joker, j'aimerais croire que la sémiologie occupe dans l'équipe des disciplines cette place de libero qui faisait naguère, pour moi, l'un des rares attraits des matchs de football (hélas, dans la plupart des équipes actuelles, cette place n'est plus occupée)¹⁸. La sémiologie tient le rôle d'un prospecteur capa-

¹⁶ Pour citer à nouveau Michel Charles : « Le métalangage, c'est des mots sans mémoire » (1981 : 378).

¹⁷ Pour un développement de cette assertion, voir Badir 2005.

¹⁸ Voici comment on décrit le rôle du libero (ou *sweeper*) sur un site consacré aux règles de jeu du football : « The libero analyzes the development of plays, anticipates where open angles and passing lanes are forming and make quick decisions about dealing with them. At

ble de découvrir de nouveaux terrains, de commencer à les explorer et d'anticiper les problèmes liés à leur occupation.

La sémiologie doit être aussi active, sémiologiquement active, c'est-à-dire qu'elle a pour premier devoir de ne pas être la dupe des signes :

J'appellerais volontiers « sémiologie » le cours des opérations le long duquel il est possible – voire escompté – de jouer du signe comme d'un voile peint, ou encore : d'une fiction (*Leçon* : 39-40).

Revoici le terme de fiction accolé à la sémiologie, mais cette fois il est accolé à la sémiologie active telle que Barthes voulût qu'elle soit. Michel Charles – encore lui – a remarquablement analysé le rôle de la fiction dans la pensée de Barthes (1981 : 379-381). C'est la fiction qui donne à la sémiologie les moyens de sa mobilité ; mais c'est aussi le jeu de la fiction, et le jeu avec la fiction, qui a permis à Barthes d'opérer au sein de son œuvre, à l'intérieur d'un texte et entre les textes, une série de déplacements qui rend définitivement instable la position qui est la sienne.

Ce qu'il faut alors finalement admettre, c'est que Barthes aura été, depuis toujours et pour toujours, essentiellement sémiologue. L'œuvre de Barthes coïncide avec le destin idéal de la sémiologie, tant dans ses enjeux épistémologiques qu'à l'horizon de son positionnement gnoséologique.

Cette dernière phrase fournirait une conclusion assez satisfaisante au dossier « Barthes et la sémiologie ». Je n'ai pas oublié cependant la dernière question qui se sera posée durant son instruction, plus étendue qu'il n'y paraissait d'abord, et que je reformule à la lumière de ce qui vient d'être dit : à quels tenants épistémologiques et à quels aboutissants gnoséologiques doit-on la divergence des œuvres respectives de Roland Barthes et de Claude Zilberberg, si tous deux ont des vues quasi identiques sur le projet conceptuel de la sémiologie ? Laissez-moi relancer l'argumentation au moyen d'une note de Zilberberg relative à la question des genres :

Quelle doit être la forme [du] livre ? quel est le paradigme ? il nous semble que l'alternative est : conte ou dictionnaire ? (1986 : 139)

times, more than one issue will present itself simultaneously thus making the sweeper's job even harder. Because they never mark enemy attackers, sweepers can move a great deal forward when their team is in possession. This frequently finds the enemy defense unprepared. When an unmarked player is unexpectedly introduced to a play, the opposite defense is faced with tough choices. Overall, the sweeper should be very perceptive (usually experienced) with good ball handling skills and confidence » (in www.expertfootball.com/-coaching/positions.php).

La formulation peut étonner ; elle cherche en fait à rendre compte de l'alternative existant entre les deux grandes structures gnoséologiques à travers lesquelles l'histoire du savoir occidental s'est donné à lire : (1) celle de la philosophie, selon le modèle du dictionnaire, s'occupe de définir, c'est-à-dire de donner, à travers le langage, du sens (si ce n'est un sens) au monde et de l'interpréter ; (2) celle de la science, selon le modèle du conte ou de la fable, consiste non pas à interpréter le monde mais à l'expliquer, ce qui transforme de ce fait le monde en une fiction ou en un spectacle dans la mesure où « on » le regarde et le lit. Ces deux organisations gnoséologiques sont couplées à deux ensembles épistémologiques de techniques de connaissances dont les principaux traits sont résumés dans le tableau ci-dessous :

<i>principe hiérarchique</i>	philosophie (humanités)	sciences
<i>faire épistémique</i>	interpréter	expliquer
<i>genre</i>	dictionnaire	conte
<i>objet du discours</i>	sens	représentation
<i>champ d'application</i>	philosophie (humanités)	sciences
<i>terme</i>	tradition	abstraction
<i>moyen</i>	rhétorique	métalangage
<i>attribut</i>	langage	méthode

Ni Zilberberg ni Barthes ne se trouvent satisfaits de cette alternative, et chacun d'eux cherche pour la sémiologie une voie tierce.

Pour Zilberberg, ce sera celle de la complexité. Selon un geste dialectique de relève, il s'agit de tenter la conciliation de la science et de la philosophie, de maintenir ensemble l'abstraction et la tradition, comme ont cherché à le faire avant lui Cassirer, Valéry et, quoi qu'on dise, Hjelmslev. C'est pourquoi, ai-je pu écrire, Zilberberg propose un nouveau « style de pensée » (cf. Badir 2006).

Pour Barthes, il ne s'agit pas d'aller au-delà de l'opposition mais de rester en deçà, c'est-à-dire d'occuper une position neutre. Paradoxalement, la neutralité est un en deçà actif : elle est amenée à se déplacer constamment si elle ne veut pas verser dans l'un ou l'autre des termes de

l'opposition. En deçà de l'explication et de l'interprétation, l'écoute et la vision sont les moteurs d'un acharnement à *décrire*¹⁹. Cette position n'appelle pas à proprement parler un style de pensée nouveau mais s'illustre par des genres qui demandent à retrouver une ardeur épistémique. Aussi l'alternative proposée par Zilberberg demande-t-elle à être ouverte afin d'accueillir la famille tierce des genres qui sont neutres à l'égard de l'opposition du conte et du dictionnaire ; ce sont, notamment : les fragments, l'encyclopédie (qui donne aux Cours la forme de dossiers) et, enfin, le Roman. Dans ce dernier cas, il est vrai, il ne s'agit plus de décrire (car il faudrait prendre alors le risque de projeter l'objet littéraire hors de la sémiologie) ; il s'agit bien de *produire* sur le mode sémiologique du *comme si*. La Préparation du Roman est alors – je le dis sans volonté de provocation – la réactivation, sous une forme épistémologique plus adéquate, des Prolégomènes à une Théorie du langage. En tout cas, prendre au sérieux la proposition selon laquelle le devenir de la sémiologie est la sémiologie littéraire comme Barthes la conçoit demande qu'on envisage, au moins à titre d'hypothèse, la possibilité d'une homologie entre les deux titres, car leur structure syntaxique ainsi que leur structure sémantique y invite. Je referme ainsi, sans le classer, le dossier dans lequel a été examiné le rapport de Barthes à la sémiologie. Je laisse au lecteur une dernière citation de Barthes à méditer :

Il se pourra donc que le Roman en reste à – soit épuisé et accompli par – sa Préparation. [...] Quelque chose rôde dans notre Histoire : la Mort de la littérature ; cela erre autour de nous ; il faut regarder ce fantôme en face, à partir de la *pratique* → il s'agit donc d'un travail *tendu* : à la fois *inquiet* et *actif* (le Pire n'est pas sûr) (PdR : 49).

Si la Théorie du langage est accomplie par ses Prolégomènes, la sémiologie doit-elle se préparer à regarder en face la possibilité de son anéantissement ? Sans doute, car le Pire n'est pas sûr.

data di pubblicazione in rete: 31 dicembre 2005

Références bibliographiques

Badir S.

¹⁹ « Décrire, parfiler quoi ? les nuances. En effet, je voudrais, si c'était en mon pouvoir, regarder les mots-figures (à commencer par le Neutre) d'un regard frisant qui fasse apparaître les nuances » (Ne : 36).

- 2005 « Pour une sémiotique indisciplinée », *Les Signes du monde. Actes du 8^e congrès de l'Association internationale de sémiotique*, Lyon.
- 2006 « Zilberberg - Hjelmslev : aller-retour », *Autour de Claude Zilberberg*, Paris, Maisonneuve.
- Barthes R.
- 1975 *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Écrivains de toujours, Seuil.
- 1978 *Leçon*. Paris, Seuil = Points.
- 2002 [CVE] *Comment vivre ensemble*, Paris, Seuil, Imec.
- 2002 [Ne] *Le Neutre*, Paris, Seuil, Imec.
- 2003 [PdR] *La Préparation du roman I & II*, Paris, Seuil, Imec.
- Charles M.
- 1981 « L'amour de la littérature », *Poétique* 47 : 371-390.
- Compagnon, A.
- 1990 *Les Cinq Paradoxes de la modernité*, Paris, Seuil.
- 1998 *Le Démon de la théorie*, Paris, Seuil, = Points.
- Fontanille J. & Zilberberg Cl.
- 1998 *Tension et Signification*, Liège, Mardaga.
- Léger N. (éd.)
- 2002 *Roland Barthes au Collège de France*, Paris, Imec.
- Marrone G.
- 1994 *Il sistema di Barthes*, Milano, Bompiani (2nde éd. : 2003).
- Mauriès P.
- 1982 « Fragments d'une vie », *Critique* 425 : 753-757.
- Roger Ph.
- 1986 *Roland Barthes, roman*, Paris, Grasset (éd. de poche : Le Livre de poche).
- Zilberberg Cl.
- 1986 « À propos de l'édition française des 'Nouveaux Essais' de Louis Hjelmslev », *Versus*, 43 : 129-140 .
- 2002 « Précis de grammaire tensive », *Tangence* 70 : 111-143.
- 2005a *Glossaire*,
<http://www.claudezilberberg.net/glossaire/glossairesetA.htm>.
- 2005b *Éléments de grammaire tensive*, Limoges, Pulim.